

•

1966

Cher Alexandre Issaïevitch

J'ai lu votre roman¹. C'est une œuvre considérable, dont pourrait être fier tout écrivain sur terre. Acceptez mes félicitations, tardives mais ferventes. Le propos même est remarquable, et l'architecture du projet (si l'on peut poser la chose en ces termes). Établir une coupe géologique de la société soviétique du sommet à la base, de Staline à Spiridon². À propos : du caractère de Staline vous avez omis, me semble-t-il, le trait le plus significatif. Staline écrivait son article « Le vertige du succès » tout en accélérant l'escalade des kolkhozes, il se déclarait humaniste tout en assassinant.

Je ne partage pas l'idée de la permanence du roman, de la forme romanesque. Le roman est mort. C'est justement pourquoi les écrivains s'acharnent à se justifier, affirmant que tout est pris sur le vif, que les noms de famille eux-mêmes sont conservés. Le lecteur qui a vécu Hiroshima, les chambres à gaz d'Auschwitz, les camps de concentration, qui a été témoin de la guerre, verra dans toute fiction une offense. Pour la prose d'aujourd'hui, pour celle de demain, l'important est de dépasser les limites et les formes de la littérature. Non pas de décrire de nouveaux phénomènes, mais de créer de nouveaux procédés narratifs. Une prose où

1. *Le Premier Cercle*, qui ne paraîtra en URSS qu'en 1990.

2. Spiridon, personnage du *Premier Cercle*, concierge de la *charachka* (voir p. 85, note 1).

n'entreraient ni descriptions, ni caractères, ni portraits, ni développement est possible. La vie est un document tel (*L'Instruction* de Weiss¹ n'en est qu'une ébauche, un brouillon mais avec un début de vérité). Lioubimov et la Taganka². Tout cela ne doit pas être du littéraire mais se lire d'un souffle. Non un document mais une prose, ressentie, comme un document. J'ai plus d'une fois voulu vous exposer le fond des choses et je choisis le moment où je vous félicite pour votre roman, pour la victoire qu'il représente sous sa forme classique, cano- nique, mais par là même conservatrice. L'expérience nous dit que ce sont les idées banales, exprimées sous une forme des plus primitives qui ont le plus d'audience. Je ne parle pas ici de votre roman, mais dans *Le Pavillon des cancéreux*, ces héros et ces idées existent (le malade qui lit dans sa chambre *Ce qui fait vivre les hommes*).

Dans le roman, Guerassimovitch, Abramson sont très bien, surtout Guerassimovitch. Liova Roubine, très bien. Le drame qui se noue entre Roubine et Innokenti est montré avec beaucoup de finesse, avec élégance. Le sourire de Bouddha est hors roman. Par son ton même.

1. Peter Weiss (1916-1982), dramaturge allemand. Sa pièce documentaire *L'Instruction* propose une reconstitution du procès des responsables d'Auschwitz qui s'est tenu à Francfort du 20 décembre 1963 au 19 août 1965.
2. Dans les années soixante, Chalamov alla plus d'une fois au théâtre de la Taganka. Il eut même l'intention d'écrire pour ce théâtre. Dans ses archives sont conservés des extraits de cette pièce. Chalamov disait que le théâtre de Lioubimov, échappant au faux-semblant de la demi-teinte et créant des spectacles aux couleurs vives et justes, qui inséraient dans le tissu du spectacle le document, était un théâtre contemporain, qu'il répondait à l'esprit même de la modernité. Que le théâtre ne répétait pas une image de la vie mais la vie même.

On ne sent pas le sang versé derrière la plaisanterie. (Les problèmes que nous posons ne supportent pas la plaisanterie.)

Spiridon est faible, surtout si l'on se réfère au thème des mouchards et des fayots. Parmi les paysans, beaucoup étaient des mouchards. Le concierge d'origine paysanne est obligatoirement un fayot, il ne peut en être autrement. Ce personnage ne peut correspondre à l'image symbolique du peuple souffrant. Plus faibles sont les portraits de femmes. La voix de l'auteur se fragmente entre mille visages. Nerjine, Sologodine, Roubine, Nadia, Abramson, Spiridon et même Staline dans une certaine mesure insaisissable.

Ce roman est un témoignage clair et fort de l'époque, une mise en accusation convaincante. Quand on pense que toute cette *charachka*¹ et des centaines d'autres identiques ont pu être créées et qu'on y travaillait avec acharnement, dans le seul but d'identifier l'auteur d'une conversation téléphonique à l'intention du « grand coupeur de pain² », comme on l'appelait en Kolyma.

Je vous salue. Cordial souvenir à Natalia Alexeïevna.

Votre Chalamov

1. Institut de recherche scientifique tenu secret où, sous le contrôle des organes de sécurité, on exploitait le savoir de scientifiques, condamnés par ailleurs pour sabotage, activité antisoviétique, etc. Le terme apparut dans les années trente. Les modalités ont évolué au cours des années.
2. Staline bien sûr, nommé aussi par Mandelstam « le mangeur d'hommes », trait caustique qui lui valut toutes les persécutions.